

Antoine FABRE D'OLIVET

THÉODOXIE UNIVERSELLE,

ou

Recherches philosophiques

sur

l'origine de l'univers.

*Mise au jour et publiée intégralement pour la première fois
d'après le manuscrit original*

par Robert AMADOU

Théodoxie Universelle,
ou
Recherches philosophiques
sur
l'Origine de l'Univers

Ouvrage dans lequel on trouve la Cosmogonie contenue dans le Septuaginta de Moïse, expliquée dans une série d'Examens, et comparée avec les Cosmogonies des principaux Peuples de la Terre; précédée d'une Dissertation introductive où sont rassemblées les preuves traditionnelles et positives concernant l'Histoire du Monde primitif et le bascu d'une nouvelle chronologie.

Par *Jacques Olivet.*

יהו-אור : la lumière sera.

Paris.

THÉODOXIE UNIVERSELLE,

ou

Recherches philosophiques

sur

l'origine de l'univers.

Ouvrage dans lequel on trouve la cosmogonie contenue dans le *Sépher* de *Moyse*, expliquée dans une série d'examens et comparée avec les cosmogonies des principaux peuples de la terre ; précédée d'une dissertation introductive où sont rassemblées les preuves traditionnelles et positives concernant l'histoire du monde primitif et les bases d'une nouvelle chronologie.

Par FABRE D'OLIVET

וְהָיָה אֵשׁ : la Lumière sera.

Paris



PREAMBULE

Invocation à la Providence. Motifs de la dissertation.

J'entreprends d'expliquer la cosmogonie contenue dans le *Sépher*. Quelque difficile, quelque hasardeuse même que soit cette entreprise, je ne puis néanmoins ni l'éluder, ni la retarder davantage. Les travaux considérables qu'elle m'impose encore me sont commandés par tous ceux qui les ont précédés, et s'y enchaînent nécessairement.

Après avoir rétabli la langue de Moïse, perdue depuis plus de vingt-quatre siècles, avoir composé une grammaire et un vocabulaire radical de cette langue, et, par leur moyen, avoir traduit verbalement dix chapitres du *Sépher*, je n'ai fait, je le sens bien, que la moindre partie de ce qu'il fallait faire ; car, quoique j'aie appuyé ma traduction d'une analyse rigoureuse de chaque terme de l'original ; que j'aie assidûment comparé ce terme avec le terme correspondant des principales langues de l'Orient, je ne puis me dissimuler que les idées de *Moïse*, trop éloignées pour le fond des idées modernes, n'aient paru extraordinaires et que le style de cet écrivain théodoxe (1), trop concis et renfermant d'ailleurs un sens hiéroglyphique dépendant des caractères primitifs dans lesquels il avait été conçu, n'aient présenté à la plupart des lecteurs trop d'obscurité, malgré les notes nombreuses dont j'avais pris soin de les accompagner. On a réclamé de toutes parts un commentaire, et j'en ai senti moi-même la nécessité. Je me suis résolu à le faire. Je tâcherai de le rendre aussi clair, aussi court, aussi facile qu'il me sera possible ; cependant, je ne me flatte pas de le mettre encore à la portée de tout le monde, parce que, sans attention, sans réflexion et sans constance, il ne peut jamais se rencontrer rien d'assez facile, d'assez court ni d'assez clair pour personne.

En expliquant ainsi la cosmogonie de *Moïse*, je pénétrerai de toute la force de ma pensée dans la pensée de cet homme divin, et, lorsque je croirai l'avoir saisie

et suffisamment développée, j'en montrerai la conformité avec les pensées analogues des autres écrivains hiéroglyphes et des autres sages qui ont, comme lui, connu l'essence des choses, les principes de l'univers, l'origine et le but de l'homme. J'ai considéré l'étendue de la tâche que je m'impose, j'en ai vu l'immensité, je n'ai point reculé devant les obstacles. Non sans doute que, me reposant sur ma faiblesse, j'attende de moi seul un secours présomptueux. Mon espoir est uniquement dans ce Dieu tout-puissant et très bon, qui ne délaisse pas dans les ténèbres de l'erreur ni dans les angoisses de l'adversité celui qui l'invoque, pur de pensée, de parole et d'action, et mû par le seul amour de la vérité. C'est sur sa juste Providence que je compte : puissance favorable et miséricordieuse, elle ne m'abandonnera pas dans la carrière difficile où je me suis engagé pour sa gloire. C'est elle que j'y ai invoqué dès mes premiers pas ; c'est d'elle que j'ai obtenu tous mes moyens ; c'est à elle que j'ai rapporté tous mes efforts.

Dès longtemps éloigné des bords fleuris du Parnasse, perdant de vue les monts Piérins où m'avait d'abord entraîné une ardente jeunesse, les yeux fixés sur le sommet du Sinaï qu'enveloppe une éternelle lumière, c'est vers la Providence seule *que je tends les bras, que j'élève la voix, que je dirige ma pensée. Puisse-t-elle* exaucer mes vœux, et, toujours présente à mon esprit, guider tous les mouvements de mon cœur ! Puisse-t-elle, marchant au devant de moi dans la mystérieuse obscurité des siècles, m'y montrer à la clarté de son flambeau céleste la route que je dois suivre entre la vérité et la vertu !

Pénétré d'une sainte émotion, je crois sentir une main protectrice saisir la mienne et s'apprêter à me conduire : la voix de la Providence a retenti dans mon âme : j'obéis, rassuré par celle de ma conscience qui, donnant au mouvement inspirateur l'assentiment du Bien, en double l'énergie.

J'allais commencer ici à explorer la Cosmogonie, lorsque, réfléchissant mûrement sur l'ouvrage que j'entreprenais d'écrire, j'ai senti que j'aurais à chaque instant besoin de m'appuyer sur des traditions historiques, sur des monuments sacrés qui, restant inconnus au lecteur, le laisseraient dans l'incertitude, si je n'en expliquais pas nettement la source ; ou qui me jetteraient dans des digressions interminables, si je voulais les expliquer ; en sorte qu'il fallait m'exposer, d'un côté, à ne point donner à mon travail une garantie suffisante ou consentir à livrer, de l'autre, le lecteur à des distractions continuelles qui ne pouvaient que nuire à sa marche en le fatiguant hors de propos.

Afin de sortir de cet embarras, je me suis déterminé à composer une dissertation introductive, dans laquelle j'ai rassemblé comme en un faisceau les nombreux documents que j'avais déjà ramassés pour écrire l'histoire de la terre, sous le rapport de la religion, ou plutôt de la théodoxie universelle ; c'est-à-dire, de

l'assentiment général que toutes les nations ont donné à une révélation divine, qui, de temps immémorial, a porté à leur connaissance l'existence de Dieu, les principes de l'univers et l'origine et la destination de l'homme.

En écrivant cette dissertation, j'ai vu qu'il n'était pas impossible d'atteindre un double but ; et qu'en même temps que j'établissais l'universalité de la théodoxie, ou l'unité de la révélation divine, je pouvais donner sur l'histoire du monde primitif, les preuves traditionnelles et positives que la marche rapide et la forme synthétique que j'avais adoptées dans mon ouvrage *de l'Etat social de l'homme* m'avait empêché alors d'y réussir. Jugeant qu'une pareille idée ne déplairait pas au lecteur et qu'il ne verrait pas sans quelque intérêt la forte connexion de tout ce que j'avais dit, d'une part, avec ce que j'avais à dire, de l'autre, je n'ai pas hésité à exécuter ce dessein ; d'autant plus enfin qu'ayant à parler beaucoup du *Sépher* de Moïse et me trouvant engagé à ramener sans cesse à la cosmogonie qui y est contenue, les diverses cosmogonies renfermées dans les autres livres sacrés des nations, et principalement celles des *Védas* hindous et du *King* de la Chine, il était indispensable de faire nettement connaître l'origine de ces livres, celle des écrivains théodoxes qui les ont composés ou commentés et celle des nations auxquelles ils appartiennent.

Il fallait aussi rattacher l'histoire du peuple hébreu à celle des autres peuples, ce qui n'avait pas encore été réellement fait ; et montrer pourquoi, tandis qu'il leur était resté inconnu, il s'était également considéré lui-même comme étranger à leur égard. On verra sur cet objet des choses assez nouvelles, qui, j'espère, donneront sur la filiation des peuples et sur la chronologie de l'histoire ancienne des lumières dont peut-être on avait manqué jusqu'ici pour écrire l'histoire générale.

Voilà une partie des raisons qui m'ont engagé à placer ici cette dissertation ; et, quoiqu'au premier coup d'œil elle paraisse étrangère à la cosmogonie de Moïse, on sentira néanmoins, après l'avoir lue, qu'elle y tient par des points si intimes qu'on ne pourrait l'en détacher sans inconvénient : car, résolu d'entrer dans tous les détails qu'on trouvera dans les concordances, j'eusse couru risque de n'être pas entendu, si d'avance je n'avais posé les bases historiques et chronologique qui devaient en faciliter la compréhension.

D'ailleurs, cette dissertation sera comme une sorte de lien entre mon ouvrage de *la Langue hébraïque restituée*, celui de *l'Etat social de l'homme*, et celui que je publie en ce moment sur la *Théodoxie universelle*. Elle contiendra toutes les preuves positives et morales qui peuvent donner à ces trois ouvrages la solidité de l'unité systématique, en les faisant servir l'un à l'autre de soutien et de complément.

DISSERTATION INTRODUCTIVE

§ 1

Qu'il a existé une révélation divine à laquelle tous les peuples de la terre ont participé. - De quelle manière s'est conservée cette révélation. - Comment elle a échappé à toutes les catastrophes. - Diverses formes qu'elle a prises dans la tradition.

Toutes les nations de la terre ont eu leurs traditions, leurs Ecritures saintes, ou leurs livres sacrés, soit que ces traditions, ces écritures ou ces livres leur appartenissent en propre, ou qu'ils leur fussent transmis par héritage. Depuis les Egyptiens, antiques héritiers des Atlantes d'Afrique, jusqu'aux Astèques modernes, habitants d'un autre hémisphère, depuis les Scandinaves, ensevelis sous les glaces polaires, jusqu'aux Japonais, placés aux limites de l'Orient, partout on découvre des traces d'une révélation divine (2). C'est en vain que le torrent des siècles, roulant sur les fragiles monuments qui contenaient les preuves de cette révélation, les a souvent effacées ; c'est en vain que l'impiété des hommes les a méconnues ; que l'ignorance ou le fanatisme en ont dénaturé les effets ; que le faste et la corruption des peuples savants, la rusticité et l'âpreté des peuples sauvages les ont dédaignées ou détruites, rien n'a pu jamais en étouffer le souvenir, ni en compromettre entièrement l'existence. Souvent la fatalité du Destin a levé sa faux menaçante ; souvent la puissance de la Volonté a déployé ses forces les plus redoutables : toujours la Providence a suspendu, amorti ou détourné leurs coups. La flamme de l'incendie a consumé les bibliothèques, le fer des Barbares a renversé les monuments ; des monarques insensés, follement jaloux du Monarque éternel, ont tenté d'en éteindre le culte, d'en abroger à jamais les lois accusatrices. Chéops, Chéphren en Egypte, Nabon, Assar, en Syrie, Tsin-shi-Hoang, en Chine, ont ordonné, en divers temps, sous peine du dernier supplice, la fermeture des temples, l'anéantissement des archives sacerdotales et des livres sacrés ; et pourtant ces livres n'ont pas été anéantis (3). Conservés avec des efforts incroyables, dans la mémoire des hommes, dans l'épaisseur des murailles, dans la profondeur des tombeaux, ils sont sortis vainqueurs de tous les obstacles, dès que les temples se sont rouverts et que la main tyrannique qui pesait sur eux a été flétrie

par la mort. Les catastrophes les plus formidables, les convulsions de la Nature même n'ont rien pu, s'il faut en croire les récits merveilleux que l'antiquité nous a transmis.

Abydène, historien célèbre parmi les Chaldéens, et Bérosee, prêtre du temple de Bélus à Babylone, avaient tous les deux écrit une histoire d'Assyrie, que les anciens ont souvent citée avec éloge et dont Flavius Josèphe, Eusèbe et George Syncelle ont rapporté des fragments (4). On lisait dans cette histoire que, quelque temps avant le terrible événement qui bouleversa la terre, la couvrit d'un affreux déluge et fit disparaître l'Atlantide, un roi nommé Xixutros, qui régnait à cette époque reculée dans l'Asie mineure, fut averti en songe du péril qui menaçait le genre humain. La voix de la Divinité secourable qui se fit entendre à lui, après lui avoir indiqué la manière dont il pourrait se sauver, lui et sa famille, en s'abandonnant à la fureur des flots et sous la sauvegarde des Dieux, dans un navire fermé, lui ordonna de faire porter dans la ville du Soleil, appelée *Sipara* (5) et d'y faire ensevelir à de grandes profondeurs les monuments sacrés qui retraçaient l'origine des êtres et l'histoire de l'univers ; afin de pouvoir les retirer du sein de la terre quand le fléau serait passé, pour les faire servir de nouveau à l'instruction des hommes. Ce roi dont l'origine était atlantique et sudéenne, comme l'indique son nom (6), obéit à l'oracle, et, grâce au navire qui le porta sur l'un des sommets du Caucase, échappa au désastre qui engloutit la plus grande partie du genre humain.

J'aurai assez d'autres occasions de parler de cette catastrophe, pour devoir me borner à ce que j'en dis ici. Tout ce que je désirais faire voir pour le moment, c'est qu'il existe dans la tradition écrite des preuves que les monuments sacrés des nations, les livres sacerdotaux contenant l'histoire de l'univers, tracés sous l'influence d'une inspiration divine, ont pu être sauvés des plus violents dangers, grâce à cette même inspiration qui a voulu leur conservation. Nous pouvons donc, à la faveur de ces monuments, remonter au-delà de toutes les catastrophes et prétendre justement à connaître les temps antédiluviens.

Que si l'on prétendait que la preuve que j'ai rapportée ne suffit pas pour établir un fait de cette importance, je dirais que rien n'empêche de la corroborer par de semblables exemples puisés chez d'autres nations et rapportées dans d'autres histoires. L'auteur du *Bagavat-pourana* (7), qui certainement n'a copié ni Abydène ni Bérosee, confirme pleinement leur récit. Il dit que le conservateur de l'univers, Héri (8), prévoyant l'affreux bouleversement qui allait avoir lieu et désirant préserver de la destruction les Védas, livres sacrés des Brahmes, ayant éprouvé la foi d'un saint monarque nommé Satyavrata, lui donna les moyens de se sauver dans un grand vaisseau préparé pour cet usage, et parvint ainsi à dérober à la fureur des vagues ces livres immortels, ouvrage de Brahma.

Mais allons plus avant. La tradition écrite ne s'est pas bornée à nous apprendre que les livres sacrés des nations avaient pu être sauvés des déluges, elle nous a encore appris comment. Ces livres, dit cette tradition, ou plutôt la substance de ces livres, les principes de toutes les sciences avaient été gravées sur des colonnes de brique et de pierre, afin qu'ils fussent à l'abri des ravages du feu et de l'eau (9). Josèphe, qui attribue l'invention de ces colonnes aux enfants de Seth, les place en Syrie. Eusèbe, qui les rapporte à Taôth, veut qu'elles se trouvent dans le pays de Ser (10). Ces deux assertions qui se corroborent par leur différence même, puisqu'il est évident qu'elles sortent de deux sources opposées, énoncent le même fait, mais à des époques diverses. Josèphe, en attribuant aux enfants de Seth l'invention des colonnes hiéroglyphiques, remonte au-delà du déluge et s'identifie avec le récit de Bérose. Les enfants de Seth ne diffèrent pas ici de ce Xixutros dont le nom, que j'ai expliqué en note, signifie le puissant roi, émule de Seth ou de Suth, le grand ancêtre de la race sudéenne, lequel, pour obéir à l'oracle de ce grand ancêtre, dut faire construire ces colonnes et les enterrer dans la ville du Soleil. Eusèbe, en rapportant à Taôth la gloire d'avoir élevé ces colonnes, fait allusion à l'époque où elles furent déterrées et expliquées par ce fameux théodexe égyptien, surnommé Hermès par les Grecs, c'est-à-dire l'Interprète. Et voyez avec quelle force le récit de Sanchoniaton prouve ce que je viens de dire. Ce grand pontife des Phéniciens, qui, suivant le calcul d'un laborieux écrivain, vivait 2 200 ans avant notre ère (11), déclare, selon la doctrine de son temps, que les premières colonnes hiéroglyphiques, qu'il qualifie de *pierres animées* ont été fabriquées par le Ciel, c'est-à-dire, sans doute, inspirées par la Divinité, mais qu'elles ont été ensuite imitées par Taôth, qui, pénétrant jusqu'à l'essence des Dieux mêmes et saisissant leurs formes intellectuelles, les rendit sensibles dans ses compositions hiéroglyphiques, ajoutant aux premières révélations toutes les lumières que lui fournissaient son propre génie, ses propres méditations et son expérience. Sanchoniaton avoue que c'est dans les ouvrages de Taôth qu'il a puisé tout ce qu'il dit sur les principes des choses.

À présent, considérons avec soin que le nom donné par le grand pontife des Phéniciens aux premières colonnes hiéroglyphiques, aux *pierres animées* fabriquées par le Ciel, est celui de *Bétyle*, lequel, étant rendu à sa vraie orthographe phénicienne, signifie exactement une émanation de l'Eternité, ou plutôt une émanation de l'éternelle Sagesse, de l'éternel Amour, de tout ce qui est éternel, de DIEU enfin. Il est l'analogie du mot *Béda* ou *Véda*, dont les Brahmes se servent encore pour désigner leurs livres sacrés, et il ne diffère pas, pour la racine, des mots latins *vates*, un prophète, ou *vetus*, tout ce qui est ancien ; ainsi que je le montre en note (12).

Ce nom d'une antiquité antédiluvienne, très peu connu aujourd'hui, en a produit deux autres que les circonstances ont rendus très célèbres. Ce sont ceux de *Muse* et de *Sibyle*. Ceux-ci paraissent d'une origine moins ancienne. Le nom de *Muse* surtout ne doit avoir été appliqué aux *Bétyles*, c'est-à-dire aux émanations divines, aux inspirations, aux révélations, que lorsque les monuments qui les contenaient eurent été tirés des lieux profonds où ils avaient été cachés durant l'inondation et qu'ils eurent été *sauvés des eaux*, car voilà ce qu'exprime précisément ce nom (13). Les *Bétyles* ayant été appelés *Muses* à cause qu'ils avaient été préservés du déluge, ainsi que je viens de le dire, on s'accoutuma insensiblement à transporter sur ce nouveau nom toutes les significations de l'ancien, et, considérant comme des *Muses* toutes les sciences renouvelées du monde détruit, on nomma *Musées* tous les hommes qu'on supposa conduits par une inspiration divine à les renouveler. D'un autre côté, le désastre de l'Atlantide et la disparition complète de cet empire immense placé sur l'hémisphère occidental que le déluge avait entièrement bouleversé, ayant laissé les peuples de l'hémisphère oriental privés des secours de toutes sortes qu'ils en recevaient, et d'ailleurs dispersés, ravagés et presque anéantis par le fléau destructeur, ces peuples, en se reformant d'abord en Afrique, ne purent pas se soutenir à la hauteur des idées intellectuelle où les Atlantes primitifs les avaient portées ; ils cessèrent de fixer l'unité divine dans son essence spirituelle, et, cherchant une image qui pût la représenter à leurs sens, arrêterent leurs yeux sur le Soleil, qu'ils prirent pour symbole de la Divinité universelle. Cet astre, étant devenu bientôt l'objet de leur culte, ils placèrent sur lui toutes les idées qu'ils avaient eues de l'Être absolu, de l'Eternel Dieu, et lui attribuèrent toutes les révélations qu'ils possédaient, toutes les inspirations qu'ils en espéraient encore. Le nom des *Bétyles*, dont leur faible intelligence ne pénétrait plus le sens universel, fut changé en celui de *Sibyles*, qui signifiait production ou émanation du Soleil. Je renvoie à la marge l'explication de ce mot, pour éviter d'embarrasser le texte de détails trop diffus (14). J'en ai déjà usé ainsi, j'en userai de même dans la suite de cet ouvrage.

Les *Muses* et les *Sibyles*, dont les noms s'appliquèrent d'abord aux connaissances sauvées ou renouvelées et aux inspirations divines, passant, par la suite des temps, du figuré au propre et du général au particulier, se personnifièrent et devinrent des êtres distincts, tantôt mythologiques, tantôt allégoriques, que l'on désigna par des noms et qu'on invoqua. Le nombre, le nom et les divers attributs des *Muses* et des *Sibyles* ont beaucoup varié parmi les anciens, ainsi qu'on peut le voir dans les dissertations que les savants ont écrites à cet égard (15). Tantôt ils en ont compté trois, tantôt quatre ; mais la plupart ont voulu qu'il y en eût neuf, et même jusqu'à dix. Quoiqu'ils se soient assez occupés des *Muses*, il s'en faut

pourtant de beaucoup que ces filles de Mémoire, comme ils les appelaient, les aient autant intrigués que les *Sibyles*, dont l'influence incomparablement plus grande s'était surtout fait sentir à Rome, où les livres qu'on leur attribuait étaient gardés avec soin et consultés dans toutes les affaires importantes (16).

Le nom de ces êtres extraordinaires frappait singulièrement ces hommes nouveaux, Grecs ou Romains, que nous appelons anciens, et, comme ils étaient dépourvus de science étymologique, parce qu'ils méprisaient toutes les langues qu'ils n'entendaient pas et appelaient Barbares tout ce qui n'était pas eux, ils tombèrent à ce sujet dans les bêtises les plus ridicules. Le plus célèbre d'entre eux, Varron, qui voulait absolument que le nom de *Sibyle* fût grec, le tirait, comme on dit vulgairement, par les cheveux, du mot *théobule* qu'il prononçait *Siobule*, afin de lui faire signifier *conseil* ou *dessein de Dieu* (17). Il était en cela d'accord avec Diodore de Sicile ; mais Suidas le contredisait en assurant, je ne sais trop comment, que ce nom était latin (18). Une foule d'opinions s'élevait, parmi lesquelles celle de Pausanias était sans doute la plus judicieuse. Ce savant observateur disait avec beaucoup de sagacité que ce nom était d'origine africaine (19) et qu'on ne pouvait pas l'expliquer : assertion qu'un écrivain moderne a fort approuvée, en consentant à ignorer la signification du mot *Sibyle*, qui peut-être, dit-il, n'était que le titre de quelque recueil d'oracles ou de prophéties qu'on avait personnifiées (20).

Boulanger avait d'autant plus raison de porter ce jugement qu'il n'ignorait pas vraisemblablement que, déjà du temps de Platon et d'Aristote, un voile impénétrable couvrait l'existence des *Sibyles*, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps (21).

Si j'ai assez nettement exposé cette origine, le lecteur doit savoir déjà à quoi s'en tenir sur le compte de ces êtres mystérieux, qui, sous le nom de *Sibyles* ou de *Muses*, ont tant occupé l'antiquité (22). Ce ne furent d'abord, ainsi que je l'ai dit, que les *Bétyles* antédiluviennes, les émanations de la Sagesse éternelle, qu'on avait gravées sur des colonnes en caractères hiéroglyphiques, appelées pour cette raison *pierres animées* (23) ; et qui, étant préservées des eaux, furent désignées par la suite comme des *Muses* ou des *Sibyles*, selon qu'on les considéra sous le rapport des connaissances antérieures, des renouvellements de l'ancien monde, ou sous celui des révélations divines, des inspirations de l'Astre créateur et conservateur qu'on adorait. Je montrerai plus loin comment ces *Muses* et ces *Sibyles*, qui n'étaient premièrement que des chants conservés dans la mémoire ou des oracles en vers gravés sur des tables de marbre, d'airain ou de bois, selon le temps et le lieu, s'étant personnifiées, devinrent des êtres du sexe féminin, conçus sous les formes fantastiques de Nymphes, de filles ou de femmes, et comment ces êtres purement allégoriques donnèrent par la suite leur nom à des êtres réels et furent, en effet,

représentés par de véritables femmes. Car on ne peut nullement douter qu'il n'ait existé des femmes qui, à cause de leur talent pour la poésie ou de leurs facultés surnaturelles pour la divination, n'aient été honorées du nom de *Muses* ou de *Sibyles* (24). La vénération des anciens était extrême, surtout pour ces dernières. Ils les regardaient comme des êtres privilégiés, tenant le milieu entre les Dieux et les hommes. C'est même ce qu'une de ces femmes extraordinaires disait d'elle-même, au rapport de Pausanias (25). Les habitants d'Alexandrie racontaient que l'une d'elles, nommée Hérophile, prêtresse d'Apollon Smintheus, et vivant sous le règne de Priam, expliqua le songe d'Hécube de la manière qu'il le fallait entendre, et prédit l'embrasement de Troie. Son tombeau, qu'on voyait encore dans la Troade du temps de Pausanias, portait une épitaphe remarquable qui faisait allusion à un Hermès quadrangulaire, placé tout auprès, pour désigner sans doute la colonne hiéroglyphique d'où elle avait tiré ses connaissances (26).

Cicéron, qui parle de ces femmes comme ayant réellement existé, attribue leur faculté prophétique à une sorte d'enthousiasme divin dont elles étaient agitées (27). Quelques autres écrivains la rapportent aux exhalaisons des cavernes qu'elles habitaient et les assimilaient ainsi aux Pythies (28). Mais plusieurs Pères de l'Eglise, et en particulier saint Jérôme, veulent que ce don de prophétie leur ait été accordé à cause de leur chasteté (29). Sur quoi, l'abbé Banier remarque plaisamment que l'une d'elles se vante pourtant d'avoir eu un grand nombre d'amants sans être mariée (30). Quoiqu'il en soit et de quelque manière qu'ait eu lieu la personnification de l'inspiration divine, en Nymphes, en fille ou en femme, et le changement de l'allégorie en réalité, il n'en reste pas moins certain que cette personnification et cette réalisation se sont effectuées, et qu'il a existé non seulement des livres sibyllins, mais des *Sibyles* auxquelles les polythéistes et même les premiers chrétiens ont porté un grand respect et donné une grande confiance (31).

Mais, pour concevoir la possibilité de cette transformation, il convient d'en examiner la cause physique et morale, telle que l'histoire des temps anciens va nous la donner ; et c'est ce que je vais faire avec quelque étendue dans la prochaine section (32).

§ 2

Quelle fut la cause des formes diverses que prit la révélation divine dans la tradition. - Désastre de l'Atlantide. - Détails à ce sujet. - Il existe trois récits authentiques qui se rapportent à cet événement. – Ces trois récits indiquent les trois foyers centraux où la révélation divine s'est conservée.

J'ai tâché d'expliquer, dans le livre *de l'Etat social*, comment arriva l'épouvantable catastrophe qui détruisit l'Atlantide, et j'ai montré, en général, quelles en furent les suites physiques. Je reviendrai plus loin sur la description que j'en ai faite, en parlant du déluge décrit par *Moyse* ; je dois seulement rappeler ici que, dans le mouvement brusque qui changea la position du globe, en abaissant le pôle austral qui était élevé, l'hémisphère occidental, où se trouvait l'Atlantide, fut partout enfoncé, déchiré, couvert de débris et de cadavres. La vie animale terrestre y fut entièrement éteinte, à l'exception peut-être de quelques hommes et de quelques animaux qui, se trouvant au moment de l'irruption subite de ce fléau, sur les pics les plus élevés des montagnes, purent échapper à la destruction qui atteignit tout le reste. L'hémisphère oriental, que nous habitons, résista davantage, comme je l'ai dit (33), et ne fut, pour ainsi dire, que lavé par les vagues qui le traversèrent sans s'y arrêter. Ces vagues énormes qui, après plusieurs oscillations, allèrent enfin se fixer sur les terres australes, découvrirent les terres boréales qui existent aujourd'hui et donnèrent naissance à une grande partie de l'Europe. Mais cette partie du monde et les immenses contrées qui occupent le Nord de l'Asie étaient alors sans habitants. Les colonies que les Atlantes primitifs avaient posées sur les côtes occidentales et méridionales de l'Europe furent entièrement détruites. Tout y périt, comme le dit expressément le prêtre de Saïs à Solon (34). L'Asie centrale souffrit aussi beaucoup, mais infiniment moins que l'Europe. Il put s'y conserver de loin en loin sur les plateaux de la Tatarie et sur les chaînes des montagnes qui la traversent en tout sens, des peuplades assez nombreuses, qui, d'abord séparées par des déserts immenses, purent se réunir, par la suite des temps, à mesure que les eaux stagnantes dont les terres basses étaient inondées, se desséchèrent et que les fleuves rejetés hors de leur lit par la violence du

mouvement, y rentrèrent ou s'en furent creuser de nouveaux. L'Afrique, par un avantage de sa position, de sa plus grande élévation équatoriale ou par tout autre motif dépendant de la catastrophe même, se trouva moins exposée encore que l'Asie à ses terribles effets ; ainsi que cela est démontré par la sécheresse de son territoire et par l'absence des mers et des lacs intérieurs, de manière que les hommes et les animaux y furent conservés en plus grandes masses et plus rapprochés les uns des autres.

L'Afrique, alors appelée Libye, à cause de sa forme que le déluge altéra peu (35), fut donc la contrée de notre globe où le règne hominal, moins cruellement frappé que partout ailleurs, put se reformer le plus promptement et concentrer dans une de ses races un reste de lumières et de civilisation que le formidable cataclysme qui venait d'avoir lieu avait atteintes ou dispersées. Cette race qui revivifia et illustra d'abord la Libye fut la race noire, que j'ai appelée *sudéenne* dans mon livre *de l'Etat social*, à cause de sa position au sud et pour l'opposer à la race blanche qui naquit plus tard en Europe, aux environs du pôle boréal, et que j'ai appelée *boréenne* pour cette raison. Ainsi donc ce fut la race noire qui domina la première sur la terre après le désastre de l'Atlantide et qui prit pour elle le titre d'atlante que la race rouge, *australienne* d'origine, avait porté sur l'hémisphère occidental. Ce titre indiquait la domination universelle dont cette race avait joui avant la catastrophe qui l'anéantit (36). La race sudéenne qui lui succéda sur l'hémisphère oriental eut son siège principal en Libye, s'étendit rapidement sur toute cette partie du monde et bientôt envahit l'Asie où elle mit sous le joug tout ce qu'elle put atteindre de peuplades *estiennes* qui y avaient survécu. Ces peuplades, que j'appelle ainsi à cause des contrées orientales qu'elles habitaient étaient un reste de la race jaune. La situation pénible dans laquelle elles s'étaient trouvées, la dispersion où le déluge les avait jetées, souvent à des distances énormes les unes des autres, ne leur permit guère de résister. Celles que leur trop grand éloignement des côtes ou leur emplacement sur des montagnes put soustraire à l'empire des Sudéens, promptement abâtardies, faute de moyens d'instruction, tombèrent dans un état effrayant de barbarie et vécurent longtemps sauvages, privées d'arts, de lois, de culte et de tout ce qui constitue la civilisation humaine.

À l'époque du schisme des Phéniciens dont je parlerai plus loin, environ trois mille ans avant notre ère, lorsque le théosophe hindou qui prit le nom de *Fo-hi* se sépara de sa nation et alla jeter sur les bords du fleuve Hoang-ho les fondements de l'empire chinois (37), les hordes qu'il y rassembla pour leur donner sa doctrine étaient faibles et ignorantes et, depuis des milliers d'années, traînaient une existence obscure, assez semblable à celle où languissent encore de nos jours les hordes sauvages des Tatars tongouses, ostiaks ou samoïedes (38). Cette longue

barbarie dont la preuve ne saurait être niée dans les exemples que je cite et dans une foule d'autres que je pourrais citer confirment une chose que j'ai répétée souvent dans mon livre *de l'Etat social* et que j'ai partout établie avec force ; savoir que le seul Destin ni la Volonté même ne suffisent pas pour amener les hommes à la civilisation, mais qu'il est toujours nécessaire que la Providence en détermine le mode et le développement, en fournissant les principes de toutes les institutions. Le Destin ne donne que les circonstances plus ou moins favorables, et la Volonté n'influe que sur l'emploi. Il ne suffit pas, comme beaucoup d'hommes le croient sans examen, que les peuples soient robustes et libres pour avancer dans la carrière de la puissance et dans la sphère des lumières intellectuelles. La force ni la liberté ne sont rien si l'influence divine ne les évertue pas. La nation chinoise, parmi toutes les nations, en est un exemple frappant. Lorsque *Fo-hi* conçut le dessein de donner un culte aux hordes sauvages qui erraient aux environs du Hoang-ho, sur les montagnes du Shan-si, aux lieux mêmes où fut bâtie plus tard la première ville de la Chine (39), ces hordes étaient depuis plus de cinquante siècles dans l'état où il les trouva. Il les saisit dans cet état de force et de liberté, demeuré stérile durant un si long intervalle et, grâce aux lois providentielles qu'il leur donna, les porta au premier rang des puissances du monde. Suivant les historiens chinois, la première réunion effectuée par leur législateur ne s'élevait pas au-dessus de cent familles (40). Quelques siècles après, sous le règne de Yu, ce nombre fut porté à deux mille cinq cents et ce nombre alla tellement en croissant qu'environ un siècle avant notre ère un dénombrement fait avec exactitude prouva que l'empereur avait soixante millions de sujets (41). On ignore aujourd'hui jusqu'où peut s'élever la population de cet immense empire, mais comme, il y a un siècle, on y comptait déjà deux cent millions d'individus, tout porte à croire que ce nombre est beaucoup plus considérable aujourd'hui. Ainsi, c'est à l'ébranlement donné par *Fo-hi* que la Chine a dû sa force et tout l'éclat dont elle a brillé. Les hordes vagabondes qui se fixèrent à sa voix subsistent depuis près de cinq mille ans dans toute la pompe de l'état social, tandis que celles qui ne le suivirent pas, toujours errantes dans les ténèbres de la barbarie, y sont restées depuis la funeste catastrophe dont j'ai parlé.

Mais, puisque le mouvement de mes idées m'a porté vers cette contrée où brille encore un des plus anciens foyers de la civilisation humaine, voyons si la tradition y confirme ce que j'ai dit du désastre de l'Atlantide ; car, peut-être un lecteur attentif pourrait me dire que la seule autorité de Platon sur laquelle j'en ai appuyé le récit historique ne suffit pas pour l'établir. J'en tombe d'accord. Voyons donc ce que disent les historiens chinois (42). Ils parlent tous d'un déluge qui ravagea la Chine. Yao dit dans le *Chou-King* : « Les eaux immenses du déluge se sont répandues et ont tout inondé et tout submergé. Les montagnes ont disparu dans

leur sein ; les collines y ont été ensevelies. Leurs flots mugissants semblaient menacer le ciel. » Le commentaire impérial sur ce livre sacré dit que les eaux n'étaient pas encore écoulées du temps de Yao. Ce monarque travailla, ainsi que son successeur Yu, à dessécher les terres et à faire rentrer les fleuves dans leurs lits ; « car, continue-t-on, les maux qu'avait causés l'inondation étaient si anciens qu'il n'y avait pas moyen d'espérer que les eaux s'écoulassent d'elles-mêmes » (43). « Ces eaux, dit Mong-tzée, étaient venues contre le cours de la nature (44) ; elles s'étaient étendues sur la Chine en l'inondant, de manière à faire penser que la source ou l'amas immense d'où elles venaient était placé fort au-dessus de cette contrée. » Mong-tzée, en disant ces paroles expressives, désigne clairement le transport des eaux, du pôle boréal jusqu'au pôle austral, et peint parfaitement leur passage sur la Chine. On ne pouvait pas, je crois, trouver une autorité plus respectable pour appuyer l'explication physique que j'ai donnée de la catastrophe qui anéantit l'Atlantide et ravagea la terre entière. Mong-tzée est, en Chine, le sage dont le nom est cité immédiatement après celui de Kong-tzée, le sage par excellence. Voyons à présent si je ne trouverai pas une autorité semblable pour confirmer le récit de Platon sur l'événement en lui-même.

Cette autorité m'est donnée par les deux plus anciens peuples du monde, le japonais et le chinois, qui s'accordent dans la même tradition à cet égard et se réunissent pour célébrer encore une fête commémorative tout à fait semblable à celle que célébraient les Egyptiens, selon le rapport d'Hérodote (45). Il faut, pour connaître exactement cette tradition importante interroger les annales japonaises, où elle s'est conservée avec plus d'intégrité, à cause de la situation du Japon sur le point le plus oriental de cet hémisphère.

Il est écrit dans ces annales qu'il exista dans des temps très reculés, dont l'époque n'est pas fixée, un roi juste et vertueux nommé *Pey-roun*, souverain d'une île riche et très fertile. Les sujets de ce monarque, amollis par une longue prospérité, se corrompirent et devinrent si méchants que la colère du Ciel qu'ils méprisaient éclata sur eux et les punit de leurs crimes. L'île qu'ils habitaient fut abîmée dans la mer. Le roi *Pey-roun*, averti de cette catastrophe par les Dieux dont il était aimé à cause de sa piété, se réfugia dans une barque avec toute sa famille et parvint dans une contrée éloignée où, après avoir rétabli les rites de ses ancêtres, il disparut (46).

Je ne crois pas qu'on puisse trouver rien de plus concordant que ce récit avec la tradition égyptienne que nous a conservée Platon dans ses deux dialogues de *Critias* et de *Timée*. Le prêtre de Saïs discourant avec Solon, six siècles avant notre ère, ne dit pas autre chose que ce que disent de nos jours les prêtres de *Méau*. La catastrophe qu'ils racontent est la même. C'est la disparition d'une île renommée

par sa magnificence et, ce qui est très remarquable, c'est qu'ils donnent les uns et les autres les mêmes motifs à ce funeste événement : la méchanceté des hommes et le courroux des Dieux. Qui est-ce qui ne serait pas frappé de ce rapprochement ? Mais cette concordance, tout extraordinaire qu'elle est, n'est pas la seule chose qui doive frapper ici. En même temps que les annales du Japon corroborent celles d'Egypte sur le fait principal, le désastre de l'Atlantide, elles confirment les détails donnés par Abydène et par Bérose, historiens chaldéens et par l'auteur du *Bagavat*, écrivain hiérographe des Hindous (47).

Quels que soient les hommes qui nous ont transmis ces trois traditions, et certes on ne peut les accuser de s'être concertés, à de si énormes distances et écrivant dans des idiomes si opposés. On ne peut voir sans admiration qu'ils se réunissent à dire que les Dieux, prévoyant l'affreux bouleversement qui allait avoir lieu et voulant sauver du naufrage les rites sacrés de leur culte et les principes des connaissances les plus utiles aux hommes, jetèrent les yeux sur un monarque pieux dont l'intelligence leur était dévouée, lui annoncèrent le fléau menaçant et lui enseignèrent les moyens d'y échapper et d'y soustraire tout ce qu'il était important de sauver.

Les différents noms donnés à ces monarques favorisés des Dieux, Xixutros, Satyavrata et Pey-roun, sont dignes de remarque. Ils signifient, dans les divers idiomes où ils ont été employés, le puissant roi, émule de Seth, l'émanation de l'intelligence ou de la vérité, et l'exemple éclatant de l'ordre (48). La composition de ces noms, qui indique dans tous une délégation, une dignité donnée, prouve certainement que le monarque sauvé ne fut point celui qui gouvernait l'Atlantide à titre de souverain roi, mais quelque roi feudataire, délégué au loin pour faire exécuter ses ordres. Il paraît certain, par la tradition conservée dans l'île sacrée de Lanka, aujourd'hui Ceylan, que le titre que prenait le souverain roi de l'Empire atlantique était *Rawhôn*, dont le sens propre est celui d'un dragon et le sens figuré celui d'un surveillant universel (49). Ce monarque enivré de sa grandeur, voyant que d'un bout du monde à l'autre tout fléchissait sous ses lois, oublia le Monarque éternel dont il n'était que le représentant sur la terre et porta l'audace jusqu'à usurper ses autels (50). Son insolent orgueil et les crimes qui en furent la suite furent cause que son nom, qui était d'abord en vénération, devint en horreur aux hommes et que le dragon qui était son symbole, d'abord considéré comme l'emblème de la puissance céleste, devint celui de la puissance infernale et, cessant de caractériser le principe du Bien, ne caractérisa plus que le génie du Mal. Un écrivain anglais, nommé Wilford, qui a comparé avec beaucoup d'assiduité et d'intelligence la mythologie des Brahmes avec celle des Egyptiens, assure que c'est des allégories écrites sur l'antique Rawhôn que sont sorties toutes celles qu'on a

faites sur Typhon, qui n'est que le même personnage allégorisé et porté du physique au moral (51). On attribue aujourd'hui généralement, aux Indes, toutes les catastrophes et tous les malheurs qui bouleversent la nature et qui affligent les hommes à Rawhôn, comme on les rapportait autrefois en Egypte à Typhon (52). Elien nous apprend que Typhon prenait souvent la forme d'un crocodile et Rawhôn est souvent représenté sous cet emblème ; il est même à remarquer que les Japonais placent un crocodile sur la constellation où nous plaçons un dragon (53). Mais, comme le dragon ou le crocodile ont été les symboles d'une puissance d'abord vénérée, avant d'être en horreur à cause des calamités qu'on lui a attribuées, il s'est trouvé que ces deux symboles, regardés par quelques peuples comme abominables, ont pourtant continué à recevoir les respects de quelques autres (54).

Mais, pour revenir au point d'où cette excursion historique m'a un peu écarté, considérons que les trois personnages sauvés du naufrage de l'Atlantide, Xixutros, Satyavrata et Pey-roun, indiquent, selon les trois traditions diverses qui les concernent, les trois plus anciens foyers de cet hémisphère où la civilisation humaine s'est conservée, savoir Xixutros la *Libye* et l'Asie septentrionale ; Satyavrata l'Indostan et l'Asie centrale ; et Pey-roun l'Asie orientale, la Chine et le Japon. Or, qu'on veuille bien se souvenir à présent que, dans ma dissertation introductive placée en tête de mon ouvrage sur *la Langue hébraïque restituée*, j'ai indiqué ces trois foyers comme servant de refuge aux trois plus anciennes langues de ce monde renouvelé : l'hébreu, le sanscrit et le chinois (55) ; et l'on sentira avec quelle vigueur se forme ici le nœud historique qui réunit l'ancien monde au nouveau et les temps antédiluviens aux temps plus modernes qui ont suivi le déluge. Déjà, dans la première section de cette dissertation, j'ai montré le nœud étymologique par lequel cette réunion était commencée ; mais j'en ai placé la démonstration à la note, pour ne pas embarrasser le texte de caractères étrangers (56). On peut la consulter si on le juge à propos, et voir si rien de plus fort pouvait être présenté à la sagacité du lecteur, que l'étonnante coïncidence qu'il offre avec ce qui vient d'être dit.

Je me suis assez étendu, dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut, sur la différence essentielle des trois langues typiques dont il y est question, le chinois, le sanscrit et l'hébreu, pour que je doive m'abstenir d'en parler davantage, mais en laissant de côté leurs formes grammaticales, dont la comparaison serait ici hors de place, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que ce n'est que dans ces trois langues qu'on trouve des Ecritures saintes, des Livres sacrés dont l'origine se perde dans la nuit des temps et que la tradition puisse faire remonter, du moins pour les principes, au-delà de la catastrophe qui fit disparaître l'Atlantide. C'est grâce à ces principes féconds que ces trois langues ont pu, comme je l'ai déjà dit, jeter leurs

fruits divins et prétendre à l'immortalité (57). Pleines de vigueur malgré leur longue vieillesse, elles offrent encore des beautés que nulle autre n'a effacées. Deux d'entre elles ont perdu l'existence physique, il n'est plus de peuple qui parle l'hébreu ni le sanscrit ; mais leur existence intelligible n'en est pas altéré pour cela. Elles rivalisent la langue chinoise encore parlée par plus de deux cents millions d'hommes, parce que les fruits qu'elles ont produits étaient à l'abri de toute destruction. Ces fruits sont d'une part les *Védas* originels et, de l'autre le *Sépher* de *Moyse*. Le chinois possède le *King*, dont l'antiquité et l'authenticité ne le cèdent en rien aux autres monuments. Je dirai un mot du *King* et des *Védas*, avant d'en venir au *Sépher*, auquel je m'attacherai plus particulièrement, ayant formé le dessein d'exposer la cosmogonie qui y est contenue et de l'expliquer ; mais avant d'aborder ce travail définitif, il est bon de nous arrêter encore quelques moments sur plusieurs considérations préliminaires, fort importantes.

(à suivre)